



# Le temps, la vie, la mort dans la conception médiévale

COMMUNICATION DE PIERRE RUELLE  
A LA SEANCE MENSUELLE DU 13 AVRIL 1985

**J**e m'occupe depuis si longtemps déjà, et si constamment, du moyen âge qu'il m'arrive parfois de me demander si je n'y ai pas vécu. Rassurez-vous, ce n'est pas encore un symptôme de cette bizarrerie de l'esprit qui menace les vieux professeurs. C'est que le mode de vie, dans le hameau où j'ai vu le jour avant 1914 et où j'ai passé ma jeunesse, avait encore bien des côtés médiévaux. Personne ne se promenait avec une armure, mais si j'ai appris mes premières leçons d'écolier à la lumière d'une lampe à pétrole — grand progrès ! — mes parents avaient connu la lampe à huile et la chandelle ; chaque jour on faisait la soupe avec l'eau de la citerne ; les opérations chirurgicales étaient pratiquement inconnues ; les gens du peuple, illettrés, ne connaissaient guère que leur patois picard ; un de nos voisins, braconnier à ses nombreux moments perdus, avait été poursuivi par un loup-garou, une nuit, à la lisière du bois de Colfontaine, et il ne s'en était jamais complètement remis. — Un loup-garou ! Dans ce palais, sous ces lustres, ce ne peut être qu'une créature livresque, sans épaisseur. Mais le *leû-warouï*, le *leû-warouï* de 1919 qu'évoquait notre voisin, on en voyait les poils, les dents blanches et les yeux rouges. Et il sentait. Il sentait la feuille morte, la terre humide... et l'eau de vie. — Enfin, quand il fallait se rendre en un lieu distant de moins de quinze ou vingt kilomètres, on y allait à pied ; on n'allait plus loin que deux ou trois fois dans sa vie. Tout cela, et tant d'autres choses, c'était bien encore le moyen âge.

Plus tard, les nécessités de mon enseignement m'ont amené souvent à considérer le moyen âge sous un angle inhabituel : j'ai lu de petits auteurs sans

grand talent qui écrivaient pour un public de petites gens, j'ai édité des testaments, des contrats de location et même un recueil de recettes pour les soins de beauté, du treizième siècle. J'ai dû me demander comment les gens mangeaient et ce qu'ils mangeaient, comment ils dormaient et comment ils mouraient. Et c'est à cela, en partie, que je vais essayer de vous intéresser.

Oublions donc l'imagerie d'Épinal qui surgit dans la plupart des esprits lorsqu'on évoque le moyen âge : le Sarrasin brandissant le glaive de la guerre sainte, Charlemagne visitant les écoles, saint Louis partant pour la Croisade, Richard Cœur de Lion prisonnier dans sa tour autrichienne et le chevalier bardé de fer faisant joyeusement la guerre de Cent Ans. Ce n'est pas de ces pittoresques marionnettes s'agitant sur fond de cathédrale en construction ou de ville en flamme que je vous entretiendrai.

Les grandes époques de l'histoire se déroulent, en règle générale, comme une tragédie classique. Les éléments étant connus, l'historien a l'impression que tout y concourt à un aboutissement, un couronnement, un dénouement qui modifiera le destin de l'humanité tout entière. Peut-être n'est-ce qu'une illusion finaliste. Peut-être, au contraire, les poussées lentes et minimes s'additionnent-elles pour provoquer tout à coup une brusque accélération de la machine sociale. Quoi qu'il en soit, on ne peut nier que l'Antiquité gréco-romaine apprend au monde occidental la philosophie et le droit et qu'elle lui donne une religion, même si cette religion est née en Asie. La Renaissance prépare l'épanouissement classique. Le dix-huitième siècle prélude à la Révolution française, répercutée dans toute l'Europe, et à l'ère démocratique et industrielle.

Mais le moyen âge, lui, apparemment, ne prépare rien et n'aboutit à rien. La Renaissance sera une rupture et un reniement. Pendant des siècles, et notamment du onzième au quatorzième, qui nous sont connus par une abondante littérature et d'innombrables documents, l'énorme machine sociale tourne sur place, les cadres sociaux restent à peu près inchangés, la pensée humaine se repaît des mêmes chimères : jamais, ni en politique, ni en philosophie, ni dans la religion, ni dans la science embryonnaire, les principes ne sont remis en cause. Sans doute se dispute-t-on avec acharnement autour de Platon et d'Aristote et de Ptolémée, ou sur l'interprétation de tel droit régalien ou féodal, ou encore sur le sens qu'il faut donner à tel passage d'Origène ou de saint Augustin, mais il n'est pas question de

les nier, de les rejeter en bloc, de repartir sur d'autres bases et de construire avec des matériaux neufs. J'avoue tout de suite qu'il y a des exceptions, par exemple en matière d'évolution du droit, mais elles sont rares et la plupart sont sans lendemain. Ainsi donc, dans cette société si fortement structurée, les seules choses qui soient vraiment intéressantes, ce sont les destins individuels, les réactions irraisonnées des individus ou des foules devant les problèmes bruts de l'existence : vivre, survivre et, tout de même, mourir. Ce sont aussi quelques hétérodoxies avortées, quelques tentatives désespérées pour être autre chose qu'une des innombrables têtes d'un troupeau. Tout ceci n'est paradoxal qu'en apparence : dans une mer sans marée et sans courant, que peut-on observer sinon des vagues qui s'entrechoquent et qui s'écroulent sur place ?

Quelle fut, pour l'homme du moyen âge, l'importance de la notion de temps ? Pour l'homme moderne, c'est, on le sait, une notion capitale entraînant des obligations tyranniques mais aussi des réalisations stupéfiantes. La montre et l'agenda sont, pour chacun de nous, des accessoires indispensables et des instruments réglés au millième de seconde dirigeant des fusées vers la Lune ou vers Vénus. Notre temps est un temps complexe, planifié, architectural. La notion d'« implication » et la notion de « prévision » y tiennent une place considérable. Cela signifie qu'un certain nombre d'éléments doivent être achevés et rapprochés l'un de l'autre, à un moment précis, qu'il faut prévoir, si l'on veut que tel fait ou groupe de faits puisse à son tour être réalisé. Que l'on songe au déroulement d'une opération chirurgicale comme une greffe du cœur, à l'élaboration d'un horaire dans une université, au passage des trains dans une grande gare ou à l'équilibre économique d'une nation. Le temps médiéval est celui de toutes les sociétés primitives, il est simple, filiforme. On sait bien qu'une action doit nécessairement être achevée pour qu'une autre devienne possible, mais leur durée respective n'a pas une très grande importance parce qu'on ne conçoit pas que plusieurs actions puissent, à un moment précis, concourir à une autre, ou qu'à un moment qui ne peut être manqué à aucun prix une même action puisse en déclencher plusieurs autres simultanément. En somme, on ne voit dans le déroulement des faits que leur succession, on ne voit pas qu'il s'agit d'un vaste mécanisme où de multiples roues dentées viennent s'engrener l'une sur l'autre. Je vais me borner à un seul exemple pour illustrer ce que je viens de dire. Le plus simple des manuels

d'histoire, aujourd'hui, s'efforce d'indiquer les causes de chaque fait relaté et d'en dégager les conséquences. Les causes et les conséquences tiennent même souvent plus de place que le fait lui-même. Ainsi, le tableau de l'Europe à la veille de 1914 et au lendemain de 1918 sera plus étendu que le récit des tueries de Verdun qui firent en six mois plus d'un million de morts. L'histoire ainsi comprise est incon nue du moyen âge. Les chroniqueurs médiévaux relatent les faits au jour le jour et année par année en se bornant, la plupart du temps, à ce qu'ils ont vu et entendu, non sans ajouter d'ailleurs des considérations morales. Même Villehardouin, pourtant chef d'expédition et qui plaide *pro domo*, ne procède pas autrement. Il faudra attendre Commines pour trouver un observateur politique aux larges vues. Mais Commines, c'est la fin du quattrocento et c'est déjà la Renaissance.

Les raisons qui font que le moyen âge n'a du temps qu'une vue linéaire et qu'il ne voit les événements qu'isolés sont multiples. Héraclite disait déjà que le temps est la mesure du changement. Mais le moyen âge ignorait Héraclite. Aurait-il connu sa définition qu'il n'en aurait pas été plus avancé, car, au moyen âge, les changements dans l'aspect du monde sont si lents et si infimes qu'une vie d'homme ne suffit pas pour qu'on s'en aperçoive. Un vilain ou un bourgeois du douzième siècle ressuscitant au quatorzième n'aurait nullement été dépaysé. Songez à l'étonnement qui saisirait un Français, un Italien ou un Anglais mort en 1785 s'il se retrouvait par miracle dans le monde moderne ! Par une illusion dont nous allons reparler dans un instant, les contemporains de Philippe-Auguste ou de Frédéric II de Hohenstaufen ont cru que l'humanité subissait une lente et irrémédiable décadence morale, mais pour ce qui est de l'organisation sociale et de la situation matérielle, ils ont cru qu'elles avaient toujours été telles qu'ils les voyaient de leurs yeux. Ainsi s'explique que les peintres et les enlumineurs aient toujours représenté la Jérusalem biblique comme une cité médiévale et les légionnaires de César comme des chevaliers ou que les poètes aient décrit la guerre de Troie aussi bien que la conquête des Gaules comme une succession de sièges agrémentés de trêves, de tournois et de combats singuliers.

Mais il faut que je revienne à l'idée d'une décadence morale. Les écrivains du onzième ou du douzième siècle ont pu en trouver la première idée chez les anciens, chez Horace par exemple. Toutefois cette hypothèse n'est pas indispensable. Si le progrès social n'est pas d'une évidence aveuglante, les hommes

d'un certain âge ont toujours tendance à croire que les choses vont de mal en pis, que tout était mieux autrefois, que leurs ancêtres étaient des géants et que leurs descendants ne seront que des pygmées. Telle est l'idée clairement exprimée dans les premiers vers de *La Vie de saint Alexis*, notamment. Pourtant, ce n'est qu'un phénomène de vieillissement, non de la société, mais des hommes, cela signifie que les articulations deviennent moins souples et les artères moins élastiques. Cela n'a rien de proprement médiéval. *Laudator temporis acti se puero...*

Une autre raison de l'idée sommaire que nos aïeux se faisaient du temps, c'est la difficulté qu'il y avait pour eux à le mesurer. La première horloge que l'on ait vue en Occident est sans doute cette horloge à eau que le calife Haroun al Raschid envoya à Charlemagne, mais l'espèce ne s'en était pas multipliée. Au quatorzième siècle encore, il semble, qu'il n'y en ait eu, à roues dentées et à poids, que chez les rois ou les princes et dans quelques riches couvents et hôtels de ville. Le commun se réglait tant bien que mal sur la marche du soleil ou, au mieux, sur les indications d'un sablier ou d'un cadran solaire, à condition qu'il y eût du soleil. Dans le voisinage d'un couvent, on pouvait aussi se rapporter aux indications fournies par la cloche annonçant, huit fois par jour, la prière ou le service religieux. Quant au sacristain sonneur de cloches, il estimait l'écoulement des heures d'après le nombre de Pater ou d'Avé qu'il récitait, d'après le niveau de l'huile dans une lampe ou d'après la hauteur restante des chandelles qu'il brûlait. Voilà pour le temps journalier.

Pour les périodes plus longues, la précision n'est pas plus satisfaisante. Il est rare que les actes, contrats, baux ou testaments soient datés, comme ils le sont aujourd'hui, du quantième, du mois et de l'année. En général, on se contente d'indications comme celles-ci : « le samedi avant la Chandeleur en l'an 1236 » ou « en 1340, le jour de la Nativité de saint Jean-Baptiste » ou, tout simplement, « en février de l'an de l'Incarnation 1234 ». Pour ce qui est des époques révolues, la confusion et l'imprécision sont encore plus grandes. Tout ce qui est antérieur à la naissance du Christ est noyé dans l'ombre et l'on n'a aucune idée de la concordance entre le passé biblique et le passé gréco-romain. Faut-il conclure de là à une indifférence du moyen âge envers la chronologie ? Certes non, il ne faut pas confondre avec l'absence d'intérêt ce qui est surtout ignorance et pauvreté des moyens d'investigation. La preuve, c'est le millénarisme. Voici, aussi brièvement

que possible, de quoi il s'agit. Pour des Chrétiens, et spécialement pour ceux du moyen âge, l'histoire de l'humanité est jalonnée par trois faits : la création d'Adam et Ève, la Passion du Christ et le Jugement dernier. Pour des hommes qui vivent d'une vie incertaine et douloureuse dans un monde injuste et cruel, quelle consolation ou, du moins, quelle satisfaction ce serait de savoir quand sonnera enfin la trompette de l'ange, quand le Christ mettra les bons à sa droite et les méchants à sa gauche, quand Satan sera enchaîné pour toujours ! Nombreux sont ceux qui ont cru possible de déterminer avec certitude la date du Jugement dernier. Il suffisait, pensaient-ils, d'établir une concordance entre les faits de l'Ancien Testament et ceux de l'Histoire depuis le début de l'ère chrétienne. La seconde période, dont la dernière partie est évidemment inconnue, pourrait être complétée par comparaison avec la première période.

Au surplus, pour qui savait l'interpréter, un texte à vrai dire fort obscur, celui de l'Apocalypse, donnait des indications précieuses sur le déroulement de l'histoire depuis la Résurrection du Christ jusqu'à la fin des temps. Toutes ces supputations, faut-il le dire, étaient fondées sur un postulat, à savoir qu'il existe un parallélisme rigoureux entre les deux périodes de l'histoire. Dans une œuvre qui recevra plus tard un titre qui ne lui convient pas, « L'Évangile Éternel », un moine calabrais du douzième siècle, Joachim de Flore (Gioacchino di Fiore), prédisait pour 1260 non pas la fin du monde mais celle de l'Église du Christ, qui serait remplacée par celle du Saint-Esprit vivifiée par les ordres religieux. Les théories de Joachim, qui n'avait rien d'un hérétique, eurent assez de retentissement pour créer au sein de l'Église un trouble assez grave. J'ajouterai que si l'on a créé le mot « millénarisme » pour les désigner, elles et d'autres du même genre, ce n'est pas par référence aux « terreurs de l'an mille » — qui sont sans doute légendaires — mais parce que l'Apocalypse mentionne qu'avant la fin des temps, le monde connaîtra mille ans de paix après quoi Satan sera encore déchaîné mais pour être vaincu aussitôt après (XX, 2, 3).

Mais à force de vous parler du temps, je m'aperçois que le nôtre s'écoule. Et pourtant, je dois encore vous parler de la vie et de la mort, sujets graves que l'on ne peut escamoter.

Le moyen âge est un temps de dureté. Devant la maladie, la douleur et l'éloignement, riches et pauvres sont égaux. Il serait faux de prétendre que ce

temps a ignoré complètement l'hygiène : on sait bien que l'eau croupie est néfaste et qu'il faut s'en garder, que certains malades sont contagieux et qu'il faut s'en écarter. Les nobles, à tout le moins, se lavent les mains avant de manger et chaque ville, même si elle est petite, possède plusieurs établissements de bains publics, les « étuves ». Mais qu'est-ce que cela change ! On est absolument impuissant devant les épidémies de peste qui s'abattent de temps à autre sur les populations. Dire qu'elles les déciment serait trop peu dire. On estime que la grande peste de 1348 a fait périr un tiers de la population européenne, une personne sur trois, en quelques mois. Un tel fléau, cela va sans dire, n'a d'égards pour aucune classe sociale : nobles, bourgeois et vilains trépassent à la même cadence. Il en va autrement pour ce que l'on appelle aujourd'hui les maladies de carence ou de malnutrition. Celles-ci attaquent surtout les pauvres, en fait tout le petit peuple. Dans un monde où les moyens de communication sont lents et incertains, où l'on n'use guère d'engrais à cause de la rareté du bétail qui le produit, où on laboure à la houe ou au mieux avec l'araire, à un seul soc, où les terres restent improductives une année sur trois du fait de l'assolement triennal, le peuple des campagnes et celui des villes, surtout, est constamment sous-alimenté. Et il suffit d'une mauvaise récolte pour que toute une province ou toute une partie de l'Europe connaisse la famine, comme ce fut le cas en 1316, où les pluies continuelles pourrirent les récoltes et, empêchant l'évaporation dans les marais salants, interdirent de saler les viandes pour l'hiver. Toutefois, ce n'est même pas là le plus grave. Même aux meilleurs moments, la nourriture est mal équilibrée. Le pain en constitue l'essentiel, avec les fèves, les pois et les légumes-racines, comme les raves. Il y a insuffisance de viande, de fruits, de légumes frais, bref, de ce qui fournit — nous le savons aujourd'hui — des protéines et des vitamines. La conséquence, c'est le grand nombre de mal bâtis : cagneux, bossus, goitreux ; c'est la fréquence de cette maladie de langueur qui n'est autre que la tuberculose, c'est aussi celle des maladies de peau et des maladies nerveuses. Les principales victimes, au demeurant, ce sont les enfants. À en juger par la mortalité infantile dans les familles royales ou princières, les seules sur lesquelles on soit bien informé, celle qui régnait dans le peuple devait être effroyable. On est probablement en dessous de la vérité en disant que deux enfants sur trois mouraient en bas âge, la plupart sans doute à cause de l'impossibilité de leur fournir une alimentation rationnelle.

Je ne quitterai pas ce chapitre sans évoquer deux personnages typiques du menu peuple médiéval : l'aveugle et le simple d'esprit. Le premier, victime d'une infection au moment de la naissance ; le second, survivant pitoyable des maladies infantiles, convulsions ou scarlatine, ou d'un accouchement laborieux.

On pourrait croire que le tableau que je viens de tracer est poussé au noir. Il n'en est rien cependant. C'était encore celui de toute l'Afrique avant la pénétration massive des Européens au dix-neuvième siècle. C'était celui de la plus grande partie de l'Asie, il y a un siècle. C'est encore aujourd'hui celui de vastes régions d'Amérique du Sud. Et la situation en Éthiopie et dans le Sahel, qui fait aujourd'hui, pour nous, figure d'exception, est en réalité, dans l'histoire des hommes, un phénomène tristement banal. On pourrait encore, cela va de soi, compléter ou préciser ce tableau sur bien des points. En matière de chirurgie, par exemple, il est curieux de constater que le quatorzième et le quinzième siècles, sont en régression sur le haut moyen âge. Au dixième ou au onzième siècle, conformément aux procédés hérités des Grecs, on lave les blessures avec du vin et l'on fait un pansement auquel on touche le moins possible. C'est, sans qu'on s'en rende compte, de l'antisepsie et de l'asepsie. Plus tard, sous l'influence des Arabes, on multipliera les onguents et les saignées, moyens privilégiés pour infecter et affaiblir. La situation ne s'améliorera, de ce point de vue, qu'au dix-huitième siècle. Dans de multiples domaines, le contraste entre classes riches et classes pauvres est minime ou nul. Il en va ainsi du chauffage, de l'éclairage, des soins dentaires. Jusqu'au dix-neuvième siècle, on ne soigne pas les dents, on les arrache. Qu'une reine de France ou d'Angleterre perde une incisive à vingt ans et la voilà brèche-dent pour toujours. Certes, on lui posera une dent postiche, mais défense de rire, et il lui faudra l'enlever pour manger.

On ne peut parler de la vie et de la conception que l'on s'en fait sans parler aussi, ne fût-ce qu'un instant, de ceux qui, volontairement, s'en prennent à la vie d'autrui, c'est-à-dire les malfaiteurs et leurs juges. Il faut, avec le recul du temps, être indulgent aux premiers, qui étaient nombreux. Pour un artisan en chômage, pour un paysan dont les terres ont été dévastées, il n'y a que deux recours, la mendicité et le brigandage. Et le même malheureux emploie souvent les deux remèdes, tour à tour ou simultanément.

La mendicité, cette plaie des sociétés pauvres et inégalitaires, est tolérée et canalisée tant bien que mal, notamment par le clergé et les pouvoirs urbains. Il n'en va naturellement pas de même du brigandage. La répression est sans pitié et d'ailleurs sans résultats puisque les causes de criminalité sont inhérentes à la structure économique de la société. Ce qui est remarquable, c'est que la loi, indulgente à l'occasion pour les meurtriers, se montre d'une férocité exemplaire envers les voleurs, les faussaires et les faux-monnayeurs. Il est facile de voir pourquoi. La vie humaine est une denrée abondante, que la nature détruit, recrée, gaspille généreusement. Les biens matériels, eux, sont rares. La disparition d'un homme accroît la part des survivants, le détournement des richesses par un seul diminue la part des autres. Il faudra le dépeuplement consécutif à la grande peste de 1348 pour que l'on commence à deviner une chose, c'est que le manque de main-d'œuvre peut être, lui aussi, une cause de misère.

La justice médiévale ne s'embarrasse d'aucune sensibilité. Elle est guidée par quelques principes simples : l'ordre social est une forme de l'ordre divin, tout ce qui y contrevient est péché, la seule expiation possible est la souffrance physique, elle seule peut préserver le délinquant des peines de l'au-delà, les châtiments d'ici-bas sont un excellent exemple pour autrui. Il résulte de cela que la torture est le moyen privilégié de la justice au stade de l'instruction et au stade de la répression. C'est pour cela aussi que les exécutions sont publiques — elles le resteront jusqu'au dix-neuvième siècle — et les corps des suppliciés restent exposés pendant plusieurs jours.

Par une illusion propre à chaque époque et singulièrement à la nôtre, nous nous imaginons être les seuls à redouter et à connaître les catastrophes en grand, les destructions massives de vies et de biens ou les destins tragiques individuels comme ceux que déterminent aujourd'hui les accidents de la route. J'en ai dit assez, je crois, pour vous détromper. Mais s'il fallait préciser encore davantage, je rappellerais que la durée moyenne de la vie humaine est aujourd'hui, en Occident, de 75 ans environ. Elle était au moyen âge, de 25 ou 30 ans comme c'est encore le cas chez les habitants des hauts plateaux boliviens.

Voilà, en un bref schéma, ce qu'était la vie médiévale, une vie grouillante dans des villes closes de murailles, clairsemée dans les campagnes, une vie éphémère et à vil prix.

Comment les contemporains ont-ils réagi devant tant d'insécurité, de dureté et de violence ? La majorité des hommes sont ainsi faits que, devant le danger, ils pensent avant tout à eux-mêmes. C'est une forme de l'instinct de conservation. Le moyen âge se caractérise, entre autres, par l'amour débridé de la vie et l'horreur de la mort. Et, gardons-nous de l'oublier, il s'agit de l'amour de chacun pour sa propre vie et de l'horreur de chacun pour sa propre mort. On n'a garde de le proclamer, d'ailleurs, car l'Église enseigne que la douleur sanctifie, que notre corps périssable n'est qu'une misérable défroque et qu'il est bien difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. Mais c'est là une vérité à l'usage des pauvres, des Frères Mineurs ou d'un roi aussi exceptionnel que saint Louis. Les bourgeois, les nobles, le haut clergé jouissent des biens de ce monde avec d'autant plus d'avidité qu'ils contrastent avec la misère générale. D'où l'abondance et la constance des reproches qui leur sont faits dans ces poèmes, souvent ennuyeux mais toujours instructifs, que l'on appelle les *États du monde*.

Alors qu'à notre époque, le luxe, pour des raisons qui ne sont pas toutes de modestie, a tendance à se cacher, il s'étale au moyen âge avec une impudence naïve. C'est, encore une fois, un trait propre aux économies rudimentaires et parfois aussi aux autres, du reste : l'ostentation de la richesse engendre le crédit, qui à son tour engendre la richesse. Mais c'est autre chose encore, d'une psychologie plus rudimentaire : la conviction que l'on n'a pu réussir que par une faveur spéciale de Dieu. « Pourquoi aurais-je honte d'être riche puisque Dieu l'a permis ? » On sait que la réforme protestante admit, en gros, qu'une telle façon de penser est légitime. Tous les riches, d'ailleurs, ne s'abandonnent pas sans trouble à un pharisaïsme de cette sorte. Des aumônes plus ou moins généreuses leur servent de justification. Il n'est guère de testaments qui n'aient une clause concernant un legs à une fondation charitable et il arrive souvent, vers la fin de ses jours, parfois seulement sur son lit de mort il est vrai, qu'un grand de ce monde prenne l'habit du plus pauvre des ordres religieux, celui des Frères Mineurs.

Malgré les débordements, la brutalité, l'égoïsme, les égarements de toutes sortes dont témoignent à l'envi prédicateurs et chroniqueurs, jamais la foi n'a été plus vive, plus sincère, plus générale qu'entre le onzième et le quinzième siècle. De quelle foi s'agit-il donc ? Avant de répondre ou d'essayer de répondre à cette

question, il nous reste à examiner le dernier volet du triptyque que je vous ai proposé : le temps, la vie, la mort.

Le moyen âge, et surtout le moyen âge finissant, celui de la guerre de Cent Ans, aux quatorzième et quinzième siècles, est hanté par l'idée de la mort. Comme elle est partout dans la réalité, elle est partout dans les esprits. Des *Vers de la mort* d'Hélinant, au douzième siècle, au *Testament* de Villon, au quinzième, elle est le thème d'innombrables poèmes. Elle est figurée dans les vitraux, les peintures, les sculptures. Écrite ou symbolisée, la recommandation *Memento mori* surmonte les cadrans solaires ou les miroirs. La mort est représentée par personnages dans les processions. On en grave l'image sur les verres à boire et sur les cartes à jouer.

Parce que nous savons que le moyen âge fut, d'une certaine manière, une époque de grande spiritualité, nous sommes portés à croire que la peur de la mort y fut une sorte de vertige métaphysique, d'horreur du néant, de terreur sacrée de l'être devant le non-être. La vérité est différente. La foi du moyen âge est trop compacte pour être transpercée, vrillée, par une telle angoisse philosophique. La mort dont la pensée hante ses cauchemars, c'est la mort du corps. Cette pensée se précise et s'enrichit avec le temps et elle aboutira, à la Renaissance, et même déjà chez Villon, dans certains passages, à une poésie plus nuancée et mélancolique sur le regret du temps qui fuit : *Ou sont ilz, ou, Vierge souveraine ? Mais ou sont les neiges d'antan !*

Mais pendant longtemps, les vieux thèmes *Ubi sunt* et *Vanitas vanitatum* n'évoqueront que des images brutales.

Voici Hélinant, au douzième siècle :

Mort est le filet qui attrape tout,  
Mort est la main qui agrippe tout,  
Tout ce qu'elle touche lui demeure.  
Mort fait à tous un manteau sombre  
Et une nappe de terre nue.  
Mort sert tout le monde de la même manière.

Voici le *Dit des trois morts et des trois vifs*, au treizième siècle :

Alors, l'un des morts dit aux vivants :  
Seigneurs, regardez-nous aux visages  
Et puis aux corps; nous qui avions  
De grandes richesses, voyez ce que nous sommes.  
Vous serez tels que nous sommes et nous fûmes  
Jadis tels que vous êtes.

Voici encore Villon au quinzième siècle :

Et que meure Pâris ou Hélène,  
Quiconque meurt meurt à douleur  
Telle qu'il perd vent et haleine ;  
Son fiel se crève sur son cœur,  
Puis il sue Dieu sait quelle sueur  
La mort le fait frémir, pâlir,  
Le nez courber, les veines tendre,  
Le col enfler, la chair mollir,  
Articulations et tendons étirer et étendre.

Au quatorzième siècle, la mort s'annexe la chorégraphie. C'est l'époque des danses macabres ou, comme on a dit d'abord, de la danse de Macabré. Si la relation entre *Macabré* et *Macchabée*, nom de plusieurs personnages bibliques, est certaine, elle est cependant obscure. Quoi qu'il en soit, la danse macabre, qui déroulait ses fresques sur les murs des cimetières et sur l'enclos des cloîtres, était une ronde infernale de squelettes et de cadavres de toutes les conditions sociales, pape, empereur, bourgeois, mendiant, et de tous les âges. La grande originalité de la danse macabre, outre son caractère chorégraphique, c'est de mêler aux morts des vivants horrifiés d'être en cette compagnie. Une xylographie, dans un incunable imprimé par Guy Marchant en 1486, montre quatre squelettes ménestrels invitant les vivants à la danse et jouant du tambourin, de la harpe, de la vielle et de la cornemuse. Si, dans l'esprit de ceux qui l'ont conçue, la danse macabre était une invitation à se préparer pieusement à la mort, elle pouvait aussi être interprétée

comme un amer et ricanant *Carpe diem*, un conseil de jouir de la vie tant qu'il en était encore temps.

Il faut dire aussi deux mots des gisants qui peuplent les nefs et les chapelles. L'habitude de représenter les traits du défunt sur son tombeau remonte, on le sait, aux Égyptiens. Le moyen âge a largement sacrifié à cette coutume. Jusqu'au treizième siècle, le gisant n'est qu'un bas-relief de pierre ou de bronze. Revêtu de son armure si c'est un chevalier, de ses plus beaux atours si c'est une dame, ayant à ses pieds un chien, symbole de la fidélité, il est foulé, usé comme toute autre dalle d'un pavement d'église par des générations de fidèles. C'est, somme toute, un beau témoignage d'humilité. Mais à partir du quatorzième siècle, les tailleurs de pierre sculptent le gisant en haut-relief, le mettent sur un socle et lui donnent l'aspect d'un cadavre en décomposition. Certains de ces gisants sont d'un réalisme atroce. Qu'il y ait eu dans cette mode un dessein d'édification, un rappel brutal du *Pulvis es et in pulverem reverteris*, cela ne fait aucun doute, mais ce qui est non moins certain, c'est que de telles représentations ne semblent pas avoir choqué la sensibilité des contemporains. Notez que j'essaie de comprendre une psychologie et non de faire de la critique d'art. Je serais forcé de dire que certains de ces effroyables gisants sont beaux. Le plus extraordinaire, le plus admirable de tous — mais il est du seizième siècle et n'appartient plus au moyen âge — est ce gisant redressé, ce transi, aux chairs en lambeaux, œuvre de Ligier Richier, qui figure sur le tombeau de René de Chalon dans l'église Saint-Pierre à Bar-le-Duc et qui, d'un geste démesuré, « tend vers Dieu son cœur fidèle ». Mais l'esthétique n'entre pas dans mon propos.

Mon propos était de vous dire que le moyen âge, s'il aime jusqu'à la fureur la vie, ses jouissances, sa puissance, sa couleur, ne les aime pas comme l'épicurien antique, toujours capable, quand il le faut, d'un détachement hautain : le moyen âge a peur de la mort. Mais ainsi présentée, la vérité n'est pas encore complète, elle manque de nuances. Il ne faut pas oublier que l'horrible et le terrible, du moment qu'ils sont quotidiens, finissent par ne plus émouvoir. Faute de quoi, on ne pourrait être pendant des années médecin-légiste, infirmière, fossoyeur ou soldat. Le moyen âge témoigne donc à l'égard de la mort, par certains côtés, d'une étrange familiarité. Je n'en donnerai qu'un seul exemple. Le cimetière des Innocents, désaffecté au dix-huitième siècle, servait depuis l'époque gallo-romaine. Il

était situé au cœur de Paris, dans ce qui était naguère encore le quartier des Halles. Selon l'usage, conservé jusqu'à une date récente dans certains cimetières bretons, on empilait les ossements le long des murs, sous des auvents. Or, ce cimetière fut au quinzième siècle une des promenades les plus courues de Paris et, comme l'a noté Huizinga<sup>1</sup>, « on y trouvait des petites boutiques près des charniers et des femmes publiques sous les arcades ». Devons-nous être tellement surpris ? Songeons que dans bien des petits villages, aujourd'hui encore, la fête où l'on danse et où l'on s'amuse, sur la grand-place, n'est séparée du cimetière qui entoure l'église que par un muret symbolique.

Mais sans doute trouvez-vous que j'ai assez parlé sur ce sujet et qu'il serait temps de cesser ces évocations choquantes ou sinistres. Essayons donc de trouver le point de convergence ou le lieu d'interférence des sentiments médiévaux sur le temps, la vie et la mort.

Ce lieu de rencontre, c'est très évidemment la religion. C'est que les vivants sont aussi des mortels et que chaque heure qui s'écoule les rapproche d'une échéance inquiétante. Comme le dit, à propos des heures, l'inscription des vieux cadrans solaires : *Omnes vulnerant, ultimo necat*. Il est donc impossible de parler de la vie et de la mort sans évoquer en même temps les croyances religieuses. Je voudrais, pour introduire quelques considérations sur cette matière, vous dire ou vous rappeler d'abord une anecdote. Elle est littéraire et bien connue, elle est du douzième siècle, elle est extraite de la chanson de geste de *Raoul de Cambrai*.

Raoul de Cambrai est un féodal brutal, un soudard féroce. Entre autres peccadilles, il pille et brûle le monastère d'Origny et, comme les nonnes essaient de se sauver, il les repousse dans les flammes. Mais, d'autre part, ce démon sans pitié fait maigre le vendredi saint et se croirait promis à la damnation s'il agissait autrement. Comment expliquer un tel comportement ? C'est que, pour Raoul comme pour beaucoup de ses contemporains, Dieu est un être à qui on est lié par un contrat simple, comportant des obligations directes et bilatérales, d'une part aide et protection, de l'autre des rites déterminés, parfaitement extérieurs. Le respect de la personne d'autrui et de la sienne propre est étranger au contrat, ce sont là des obligations indirectes et, somme toute, sans contrepartie. On n'y attache donc que peu d'importance. Le contrat avec Dieu est, en vérité, le contrat

---

<sup>1</sup>J. Huizinga, *Le Déclin du moyen âge* (Traduction J. Bastin), Paris, Payot, 1948, p. 178.

féodal et Dieu lui-même est le suzerain suprême, dont l'attribut essentiel est la toute-puissance, *Deus omnipotens*. C'est le « Dieu de majesté » des chansons de geste et des tympans de cathédrales romanes ou le Christ en gloire portant la triple couronne, le sceptre à la main, tel que l'ont encore représenté, au début du quinzième siècle, les frères Van Eyck sur un des panneaux de l'Agneau Mystique, à Gand.

Telle est du moins la conception des laïcs et de l'immense majorité du bas clergé. L'idée que Dieu soit Esprit, qu'il soit le Verbe sans visage et sans forme n'est atteinte que par quelques rares mystiques.

Ce que je viens de dire est vrai, grosso modo, me semble-t-il, jusqu'à la fin du treizième siècle. On pourrait croire que les choses ont changé profondément dès le début du quatorzième, avec l'avènement du nominalisme, réduisant les entités métaphysiques à de simples concepts. En fait, en pratique, les conceptions nouvelles restent le privilège d'une élite de clercs. Peu de gens sont capables de comprendre qu'un symbole n'est qu'un symbole et, dans un monde dur, pragmatique, tout objet est obstacle ou instrument, toute idée s'incarne.

L'allégorie — qui n'a sans doute jamais autant fleuri qu'au quatorzième et au quinzième siècle — est tout le contraire de l'abstraction. Le culte des saints, celui des reliques, la pratique des indulgences, traditionnels dans l'Église depuis ses débuts, prennent au quatorzième et au quinzième siècle une importance de plus en plus grande. Or, il n'est pas douteux qu'ils soient le témoignage d'une confusion constante de l'objet et de l'idée que cet objet devrait simplement évoquer. On sait comment la Réforme, dès son apparition, réagit contre ces excès. La Contre-réforme dut agir dans le même sens. Et, notons-le bien, le concile Vatican II a témoigné d'une méfiance encore plus grande envers ces vestiges du passé.

N'allez pas croire que je tiens à plaisir des propos irrévérencieux sur la religion. Et, du reste, on aurait tort de penser que cette dévotion grossièrement naïve, ce mélange choquant du sacré et du profane soient sans exceptions. Il y eut des réactions rares et sporadiques. Certaines se firent au sein même de l'Église, d'autres en dehors d'elle et contre elle.

Parmi les premières, outre celles de quelques auteurs de chansons pieuses ou de récits d'une exquise fraîcheur, comme *Le Jongleur de Notre-Dame*, il faut surtout citer les mystiques. Le Dieu des mystiques, ce n'est ni le Père Éternel trônant sur

une nuée, ni le Christ de l'imagerie pieuse, c'est un être qui dépasse l'homme de partout et de si loin qu'aucune représentation n'en est possible. C'est l'Être pur, l'Absolu, l'Éternel, l'Alpha et l'Oméga de toute chose, celui qui dit *Ego sum qui sum*. Bien rares ceux qui en approchent, encore plus rares ceux qui arrivent jusqu'à lui, et la pensée médiévale n'a, en définitive, été que peu influencée par le mysticisme authentique.

Est-ce un bien ? Est-ce un mal ? Quelque admiration que l'on puisse vouer aux mystiques ou plutôt — car il ne s'agit pas ici de comprendre mais d'aimer — quelque tendresse que l'on puisse avoir pour eux, je crois que c'est un bien. C'est que le mystique intégral, s'il est d'un spiritualisme absolu, est en même temps anti-intellectuel : il n'a affaire ni d'art, ni de science, ni de culture. Il est vrai aussi que bien des étapes jalonnent les chemins du mysticisme pur, et qu'on ne saurait confondre des saints visionnaires, aux effusions lyriques un peu gênantes, avec un saint Bernard de Clairvaux, par exemple, mystique authentique mais en même temps esprit lucide et organisateur remarquable.

Il y eut aussi, avons-nous dit, des réactions qui se firent contre l'Église. Les réactions individuelles nous sont mal connues. Et cela se conçoit aisément puisqu'elles étaient brisées dès leurs premières manifestations, à moins que leurs auteurs n'aient témoigné de la plus extrême prudence. Mais qu'il ait existé des incrédules, des esprits forts qui ne croyaient ni à Dieu ni à diable, ce n'est pas douteux puisque les prédicateurs s'emportent sans cesse contre eux. Plus importantes furent les réactions de groupes, les hérésies caractérisées auxquelles venaient le plus souvent se mêler des éléments politiques : mouvements des Albigeois ou Cathares aux douzième-treizième siècles, des Pastoureaux au treizième, des Vaudois au quatorzième. Chez les Cathares, il s'agissait d'une sorte de manichéisme, croyance à deux principes opposés, celui du Bien et celui du Mal, associée à la pratique de l'ascétisme et à des théories plus ou moins communisantes. Les pastoureaux, eux, des paysans misérables, semblent avoir été essentiellement une armée de la faim conduite par un illuminé, le Maître de Hongrie. Quant aux Vaudois, attachés à l'Ancien et au Nouveau Testament, mais rejetant la messe, le culte des saints, la confession et le jeûne, ce sont des protestants avant la lettre. Dans chacun de ces cas, la conclusion fut la même, l'extermination, sauf pour les Vaudois, dont quelques groupes réfugiés dans

d'inaccessibles vallées des Alpes échappèrent à l'anéantissement. Ils sont encore aujourd'hui une douzaine de mille au Piémont et se sont plus ou moins confondus avec les protestants, mais, bien qu'Italiens, ils ont gardé jusque maintenant, tant bien que mal, le français comme langue maternelle.

Voici terminée, sinon achevée, la revue des observations que je voulais faire devant vous au sujet des problèmes du temps, de la vie et de la mort tels que le moyen âge les a posés.

À la réflexion et à l'expérience, l'entreprise était bien présomptueuse. Comment résumer en une heure des siècles d'histoire, même si l'on s'en tient, comme je l'ai fait, au moyen âge classique, du onzième au quinzième siècle ? Comment connaître la sensibilité réelle des générations disparues ? Nous ne pouvons pénétrer la pensée d'autrui que par ce qu'il dit, écrit ou fait. Mais combien de pensées inexprimées, de rêves vagues, de velléités obscures nous resteront à jamais cachés ! Ainsi donc, le sens du temps, de la vie, de la mort et du divin tel que nos aïeux l'ont compris, je ne pouvais pas vous le révéler, mais j'ai du moins essayé de vous fournir les éléments qui vous permettent de le pressentir ou de l'imaginer.

Il existe deux sortes de conférences. D'abord celles où le conférencier, pénétré d'une opinion, nourri d'une idée, expose devant un auditoire les raisons qui militent, selon lui, en faveur de telle ou telle solution d'un problème précis. Ces conférences sont, sinon toujours les plus intéressantes, du moins les plus dynamiques, les plus activantes parce qu'elles déclenchent dans l'auditoire une résistance ou une approbation et parce que la vérité qui jaillit de cette confrontation est capable de nous déterminer dans notre attitude ou dans notre action.

Mon exposé fut d'un autre type, celui de l'exposé d'information. Il ne peut en être autrement avec les problèmes du passé. Tout le monde connaît les réflexions de Paul Valéry : « L'histoire justifie ce que l'on veut. Elle n'enseigne rigoureusement rien, etc. » W. Churchill, si je ne me trompe, disait plus brièvement et bien plus justement : « L'histoire ne se répète pas, elle bafouille. »

Mais malgré cela, le détail de l'histoire, l'histoire contemplative, l'histoire non pas politique ou militaire, mais simplement humaine nous offre le spectacle le plus émouvant et le plus riche, elle nous permet de comprendre l'homme de

toujours et, partant, d'être plus indulgent pour lui. Une telle leçon, après tout, si limitée qu'elle soit, n'est pas négligeable pour les hommes d'aujourd'hui. Il m'a paru que les exemples sur lesquels elle se fonde avaient chance d'avoir quelque intérêt à vos yeux. Je termine en souhaitant qu'il en soit ainsi.

Copyright © 1985 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Pour citer cette communication :**

Pierre Ruelle, *Le temps, la vie, la mort dans la conception médiévale* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1985. Disponible sur : < [www.arllfb.be](http://www.arllfb.be) >